

SOEUR BOCHERON

AGEE DE 64 ANS, 43 ANS DE VOCATION

Les annales de la congrégation de la mission nous ont dit les épreuves subies par notre intéressante mission de perse, depuis trois années : la famine horrible, avec ses scènes navrantes, sans cesse renouvelées sous les yeux des enfants de la double-famille et, en même temps, la part de consolation que la divine miséricorde leur a réservé, en leur donnant une belle moisson d'âmes et de bonnes œuvres à recueillir.

A des douleurs vraiment poignantes, pour des cœurs charitables, est venue s'ajouter la perte de plusieurs bonnes ouvrières. Ma soeur Bocheron, qui avait commencé la première maison de filles de la charité, à Khosrova en novembre 1856 ; ma soeur Serrurier, et ma soeur Heudiard qui vinrent de France en 1858, compléter le personnel de La maison d'Ourmiah, commencée à cette époque par deux sœurs détachées de Khosrova.

Parlons ici de :

NOTRE CHÈRE SCEUR BOCHERON, DECEDEE LE 22 JANVIER A KHOSROYA AGEE DE 64 ANS, ET DE 43 ANS DE VOCATION

Ma soeur BOCHERON, dite en maison soeur Marthe, était une de ces bonnes filles de la charité dont la vie toute pieuse, régulière est propre à nous donner du courage et du zèle pour les œuvres de notre vocation. Elle avait apporté à son entrée à la communauté en 1837, la jeunesse, la santé et une bonne volonté parfaite à se laisser former ; aussi sans être douée de grands talents, elle devint un sujet également édifiant et précieux dans les divers emplois qu'elle a exercés.

Dès le temps de son séminaire, nous écrivait ses compagnes, notre chère défunte avait été frappée des enseignements de saint Vincent, et surtout du premier paragraphe de nos saintes Règles, qui pose d'une manière lumineuse les bases de la vocation, et montre la perfection à laquelle nous devons tendre. Elle ne cessa de l'approfondir, priant Dieu de la remplir de son esprit pour atteindre cette fin sublime. Comme autrefois les apôtres au sortir du Cénacle, elle quitta ce saint asile n'emportant dans son cœur qu'un sentiment : le désir d'honorer Notre-Seigneur comme la source, le modèle de toute charité, et de se sacrifier à son amour.

Ses premières années de vocation s'écoulèrent silencieuses, paisibles, ferventes, aux Incurables de Bordeaux. Elle y nourrit sa piété par une fidélité constante à nos saints exercices, et son zèle par toutes sortes de travaux, de renoncements pour se rendre digne de son beau titre de servante des pauvres. C'était là précisément ce qu'il fallait pour les œuvres naissantes de l'Algérie ; aussi eût-elle choisie pour y travailler peu de temps après ses Vœux.

Le dévouement de notre chère sœur, en qualité de simple compagne, à Alger et à Lodi, répondit aux espérances qu'on avait fondées sur son concours ; elle parut solidement pénétrée des pensées de la foi et déjà affermie dans la charité. La voir seulement, portait à Dieu et à la vertu : son maintien modeste, humble, retenu, révélait une âme mortifiée, unie à Dieu. Depuis qu'elle était entrée dans la voie du sacrifice, la grâce la sollicitait à y avancer continuellement ; un appel nouveau ayant été adressé à son dévouement, en faveur des

blessés, lors de la guerre de Crimée, ma sœur BOCHERON y répondit avec joie, et dit généreusement adieu à une mission déjà chère à son cœur, heureuse de pouvoir répéter désormais à Notre-Seigneur, avec un abandon complet : "C'est maintenant que vous m'êtes toutes choses, et le centuple que mon âme désire."

Animée de cette généreuse ardeur, elle se mit à l'œuvre, pendant les chaleurs brûlantes de l'été, et soigna, avec un courage héroïque, ses pauvres blessés. On lui vit soutenir avec une rare fermeté le spectacle des horreurs et des désolations qu'entraîne la guerre, et se faire obéir et respecter dans ces premiers moments d'organisation pendant lesquels la discipline militaire, elle-même, avait peine à établir ses droits.

Quand les ambulances cessèrent leur service, notre fervente sœur, au lieu d'aspirer à rentrer en France, et à prendre le repos que réclamait sa santé ébranlée par les fatigues qu'elle venait d'essuyer, se mit à la disposition des Supérieurs pour une mission plus lointaine. Bientôt, en effet, elle reçut l'avertissement de se préparer à partir en compagnie de Monsieur Darnis, préfet apostolique de la Perse, avec cinq compagnes. Ce digne missionnaire fut l'ange du Seigneur, chargé de soutenir le courage de la petite colonie, pendant un long et pénible voyage de cinq semaines. Mais, ni les distractions du parcours de pays nouveaux et inconnus, ni les inconvénients inévitables en telles circonstances, ne purent nuire au pieux recueillement de notre chère sœur. Elle soutint sans se plaindre les souffrances de la traversée, s'affermissant dans une patience qui allait lui être bien nécessaire.

Khosrova était le but du voyage. La maison n'était pas terminée ; il fallut donc, en attendant, s'organiser comme on put, dans une maison de louage, c'est-à-dire une sorte de tanière ne recevant la lumière du jour que par une porte basse, et une lucarne ouverte sur la terrasse. Ce fut dans ce réduit que nos sœurs habitèrent pendant un an, et commencèrent nos saintes œuvres, avec des privations qu'on ne soupçonne guère, à moins d'en faire l'épreuve.

On ouvrit d'abord une seule classe pour les filles du village ; plus tard ma sœur Bocheron, put suivre l'attrait de son cœur, en préparant un asile aux pauvres orphelines, et de préférence à celles qui étaient nestoriennes ou arméniennes, dans l'espoir de les ramener à la vraie foi. Persuadée que Dieu lui donnerait son appui, elle les établit sur les fonds de la Providence, et Dieu ne manqua pas à une bonne servante qui cherchait uniquement sa gloire. Les quarante jeunes filles dont l'orphelinat se grossit peu à peu, y trouvent, sans fournir aucune rétribution, un bien-être qu'elles ne connaissaient pas dans la famille. Notre digne sœur enviait à ses compagnes le bonheur de former cette jeunesse à la vertu, à l'ordre, au travail ; mais, étant déjà d'un certain âge, elle ne put apprendre la langue. La visite des pauvres et le dispensaire marchèrent de pair avec l'éducation des enfants : ce fut le lot de ma sœur Bocheron. Kurdes et musulmans y sont également secourus ; aussi, grand fut l'étonnement, des premiers, surtout ; c'était pour eux un prodige de se voir donner gratuitement soins et remèdes, et ils faisaient pleuvoir mille bénédictions sur notre chère défunte. Celle-ci, à l'exemple de nos premières sœurs, s'affectionna beaucoup aux gens de la campagne, qu'elle allait chercher bien loin, avec un dévouement que rien ne pouvait ralentir. Il lui arrivait cependant des aventures assez désagréables. Pendant la mauvaise saison, des pluies torrentielles qui sont fréquentes, détrempe le sol, le rendent glissant, et plus d'une fois, la course précipitée de la bonne sœur Bocheron fut interrompue par une chute, dont elle se relevait avec un manteau de boue. Mais elle n'y faisait guère attention, et après avoir réparé le désordre du mieux possible, elle continuait sa route, en pensant aux chutes de Notre-Seigneur, lorsqu'il allait mourir.

Si, comme l'a dit quelqu'un, ma sœur Bocheron avait la veine de l'économie, c'était pour mieux aider les pauvres, et verser dans leur sein de larges aumônes. Chaque jour, elle visitait les malades et leur procurait tous les soins nécessaires, remplissant auprès d'eux l'office de docteur. Sa grande expérience l'avait mise à même de rendre beaucoup de services à la population, et lui ouvrait même la porte des infidèles, ce qui donne une occasion fréquente de baptiser des enfants moribonds.

Les vingt-quatre années que notre chère sœur a passées en Perse n'ont été qu'un enchaînement non interrompu d'actions charitables ; c'est ce qu'on peut appeler, vivre de charité. Jamais un pauvre ne l'implora en vain. Jamais on ne put la décider à renvoyer de la maison les gens inutiles et à charge : « Où voulez-vous qu'ils aillent ? disait-elle à ceux qui la pressaient de s'en défaire, ils n'ont rien à manger chez eux, il faut bien en avoir compassion. Dieu nous viendra en aide. »

C'était encore la charité qui cachait à ses yeux, sous son voile de pourpre les défauts du prochain, tandis qu'elle lui faisait remarquer les qualités de tout le monde et la rendait aussi habile à rehausser le bien, qu'adroite à excuser le mal. "N'exagérons rien, nous disait-elle parfois, en résumé, nous sommes plus heureuses ici qu'en France : nos chrétiens sont bons, fervents, meilleurs peut-être que ceux d'Europe."

" A Khosrova, du moins, nous n'avons pas d'incrédules. Sans doute il y a de la misère, mais où n'y en a-t-il pas ? " Ce support, cette longanimité charitables, étaient aussi l'effet de la simplicité et de l'humilité de notre pieuse défunte. Elle tendait au but, sans autre prétention sur la terre que d'y être oubliée, en travaillant pour Dieu seul. Étrangère à la ruse, à la finesse qui cherche des détours ; exempte des craintes qu'inspire l'appréhension de ne pas réussir, son âme, parfaitement libre, s'élevait directement vers Dieu, par une intention droite et pure. Ces pensées qui préoccupent la plupart des âmes, « que pensera-t-on ? que dira-t-on ? " ne lui venaient pas à l'esprit. Pourvu que le divin Maître fût content et sa conscience en sûreté, elle faisait bon marché de tout le reste. Elle consultait la règle et ses Supérieurs : la tempête eût ensuite grondé sur sa tête, l'univers croulé sous ses pieds, qu'elle n'eût pas dévié d'une ligne de ce qui lui paraissait être le chemin du devoir.

Quoique sa constitution fût bien affaiblie, elle n'a pas laissé de pratiquer le jeûne oriental jusqu'à sa mort, ne prenant aucun aliment avant onze heures et demie, et n'ayant pour se réconforter, pendant cinquante jours, qu'une soupe faite avec de l'huile de lin, En qualité de Sœur Servante, notre chère sœur se réservait les plus gros ouvrages et fit la cuisine pendant sept ans. Quand, la trouvant à côté de son fourneau, la figure toute en feu, nous lui parlions de se ménager, elle nous répondait : « Après tout, nous sommes venues en Perse pour travailler, c'est notre devoir, il faut bien le remplir si nous voulons plaire à Dieu. »

« La sainte pauvreté avait tous les attrait de son cœur, et ils ont toujours été satisfaits, car si l'abondance des biens du ciel ne lui fit pas défaut, elle manqua constamment de ceux de la terre. Elle était si soigneuse de s'interdire tout ce qui semblait dépasser les limites de l'humble dénuement dont elle faisait profession, que souvent nous la trouvions trop sévère sous ce rapport. Elle profitait de son droit pour se servir plus chétivement dans le nécessaire de la vie. On était obligé de la pourvoir de vêtements ces conjonctures toujours pénibles, tout en regrettant vivement des œuvres auxquelles elle s'était dévouée de tout son cœur, ne laissait entendre ni plaintes inutiles, ni récriminations contre ceux qui détruisaient le bien qu'elle avait pu faire ; elle allait tout doucement au nouvel emploi, à la nouvelle maison qui étaient désignés, et recommençait à se dévouer inaperçue et sans bruit, répandant autour d'elle la paix et l'édification.

L'œuvre à laquelle elle fut le plus longtemps attachée fut celle des Arabes. Impossible de dire les peines et les fatigues qu'elle y prit et la quantité de petits anges qu'elle envoya l'attendre

au ciel. Cet office répugnait cependant à sa nature tranquille, posée, ennemie de tout ce qui la mettait en évidence. Mais dès que la volonté de Dieu le lui eut imposé par l'organe de ses Supérieurs, elle s'y donna tout entière. et y fit un bien d'autant plus assuré qu'elle y mettait plus d'abnégation, de silence et de modestie.

C'est au milieu des courses fatigantes, nécessitées par la recherche des Arabes malades et surtout des enfants, que commença à se montrer, d'abord par de faibles atteintes, le mal qui devait la clouer plus tard sur un lit de douleurs.

Il faut l'avouer, sa nature énergique, soutenue par les habitudes d'une santé très robuste, lutta de toute sa force contre le mal. La pensée seule de l'infirmité qui la menaçait, l'épouvantait. Elle essaya d'abord tous les moyens qu'elle crut propres à la prévenir : remèdes, prières, neuvaines, tout fut employé. Nous l'aidions de tout notre pouvoir, hélas ! sans succès.

Elle crut un jour qu'un changement d'air lui réussirait mieux et demanda à passer quelque temps à l'hôpital civil. Nous partagions peu sa confiance, mais il eût été dur de lui refuser cette chance de guérison ; d'ailleurs, elle devait trouver là d'excellents médecins, une infirmerie donnant sur un jardin, une meilleure installation qu'à la Maison centrale, où l'air et la place manquent également ; et où nous ne pouvons presque faire un pas, sans avoir à franchir ces énormes degrés mauresques, très fatigants, même pour des jambes alertes. C'était dans ce nouvel asile que la Providence l'attendait pour lui faire consommer son douloureux sacrifice.

Notre bonne sœur Thérèse marchait encore un peu ; elle croyait partir pour quelques jours, quelques semaines au plus ; mais, au lieu de s'améliorer, son état devint tel qu'il ne fut plus possible de songer à la transporter, et nous dûmes nous résigner à la laisser aux bons soins de nos Sœurs de l'hôpital. Dieu voulait que la patience héroïque, qu'elle montra pendant deux années de tortures, eût un plus grand nombre de témoins.

Dès l'arrivée de ma sœur Guyot à l'hôpital, les médecins déclarèrent que la paralysie était imminente, et qu'elle envahirait tous les membres de la pauvre malade. Ils essayèrent néanmoins tous les remèdes propres à l'enrayer ; remèdes, souvent plus douloureux que la maladie elle-même. Ma sœur Thérèse se soumettait à tout, endurait tout, avec un courage extraordinaire ; elle ne se croyait pas prête à mourir, et désirait travailler encore. Mais quand elle vit tous ces moyens de guérison inefficaces, elle comprit enfin que Dieu la voulait décidément sur la croix, et sur la plus semblable à celle de notre Notre-Seigneur, puisqu'elle en avait la douloureuse immobilité jointe à d'horribles plaies. Dès lors, toute son étude fut d'accepter cette croix, qui était pour elle l'expression de la volonté divine, et d'arriver à l'aimer. Elle ne demanda plus aucun remède et se renferma dans une vie plus cachée en Dieu que jamais.

Tant que ses doigts purent coudre, elle travailla ; ensuite elle fit de la charpie ; puis elle dut rester sans rien faire ; elle, toujours si active ! Impossible de voir un état plus triste selon la nature : ses jambes et ses pieds, démesurément enflés, lui faisaient souffrir de vives et continuelles douleurs ; son pauvre corps, couvert de plaies profondes, n'ayant presque plus forme humaine, se refusait à tout mouvement. Qu'on juge de sa pénible situation, lorsque la seule sœur assez forte pour la remuer était retenue par son office !

Cependant son visage toujours égal, sa bouche toujours souriante, ne trahissaient point les luttes de son âme. Elle accueillait, avec une douce sérénité, les visiteuses qui se succédaient auprès d'elle attirées par le charme de sa patience et par l'affection qu'elle avait su inspirer. Quelquefois, mais rarement, dans un épanchement intime, ses larmes abondantes révélèrent ce que lui coûtait d'efforts une résignation si édifiante.

Sa piété croissait chaque jour sans rien perdre de son caractère simple et large et la soutenait dans ses longs jours de souffrance, dans ses cruelles heures d'insomnie, car afin de

procurer à son âme le divin aliment qui devait, le matin, renouveler ses forces, elle refusait à sa poitrine desséchée la boisson rafraîchissante dont elle avait grand besoin.

La charité, qui avait rempli les années de travail de notre chère sœur Guyot, doublait son courage ; elle offrait pour les pauvres qu'elle avait si bien servis, pour les malades de l'hôpital, pour le salut des pauvres petits infidèles, l'immobilité et les tortures auxquelles sa vie était condamnée. Et peut-être cet apostolat, d'un nouveau genre, a-t-il servi plus que l'autre à procurer la gloire de Dieu ; car, il est à remarquer, qu'au moment même où le manque de Sœurs et de ressources aurait dû faire déchoir l'œuvre arabe, elle prit au contraire plus d'extension que jamais ; le nombre des baptêmes, en particulier, s'accrut d'une manière étonnante.

Enfin arriva, pour notre bonne compagne, le moment de recevoir une couronne si péniblement tressée. Elle demeura trois jours entiers dans une agonie aussi édifiante que cruelle. La dernière journée qu'elle passa en ce monde, lorsque dire qu'un grand sujet de peine pour moi est de voir nos pauvres sœurs surchargées de fatigue ; plusieurs succomberont si elles ne sont prochainement secourues.

Il n'y a pas encore un an, notre chère sœur Serrurier est morte à la suite d'une longue maladie, pendant laquelle il a été impossible de lui donner le repos nécessaire.

Depuis près de deux ans, c'est à peine si j'ai pu prendre ma part aux travaux communs, et me traîner à mon office de la classe ; mais voilà près de deux mois que je suis condamnée au repos le plus complet. Ma bonne Sœur Servante vous a informée de mon état de souffrance ; l'enflure presque générale dont je suis atteinte me fait présumer que je ne puis résister longtemps, et mes petites élèves restent à l'abandon, car la seule sœur, qui sache assez la langue pour s'en occuper, a déjà trois autres offices. Il ne faut pas moins de quatre ans pour former une maîtresse de classe.

Ce qui augmente la fatigue de nos sœurs, c'est la grande famine qui afflige le pays.

L'impuissance de secourir les pauvres selon leurs besoins est la plus grande souffrance de nos cœurs. On ne saurait évaluer au juste le nombre des victimes qui succombent aux tortures de la faim. Nos chrétiens ne peuvent avoir recours qu'à nous dans leur profonde misère ; nous avons écrit lettres sur lettres, mais nous recevons très peu d'assistance : quelle peine pour nos cœurs !

Il est bien à présumer, ma très honorée Mère, que, à moins d'un miracle, quand cette lettre vous parviendra, j'aurai paru devant Dieu ; mais je tenais à vous ouvrir mon cœur. J'ai toujours tant aimé notre pauvre mission de Perse, à laquelle l'émission de nos saints vœux m'a attachée, lors de mon arrivée sur la terre étrangère, qu'il m'en coûte de laisser nos sœurs au milieu de tant d'épreuves ! Je vous en prie, ma très honorée Mère, hâtez-vous de les secourir.

... Je vous demande bien pardon de la longueur de cette lettre, entièrement dictée par l'affection que je porte à ma bonne Supérieure et à mes compagnes, et par la douleur de les quitter dans des circonstances aussi pénibles.

Sa Grandeur, Monseigneur Cluzel, doit arriver prochainement de Téhéran ; j'espère que le bon Dieu me laissera le temps de recevoir sa précieuse bénédiction.

Daignez solliciter pour nous celle de M. notre très Honoré Père en lui présentant nos humbles respects.

Veillez agréer, etc.

Sœur Hélène HEUDIARD
J.F.d.l.c.s.d.P.m.